



ENVERS, OR ET BRUME

Danièle Schiffmann

Exposition présentée
du 25.01.2018 au 25.02.2018

Vernissage
Jeudi 25.01.2018 à 18h30

RÉSIDENCE ARTISTIQUE AU LAOS

De 2003 à 2013, le CEAAC a mené un programme de résidences avec l'Institut français du Laos.

Créé initialement au sein même de l'ambassade de France en tant que service linguistique, il a été inauguré le 14 janvier 1994 dans ses locaux actuels en tant que Centre de Langue Française, par M. Jacques Chirac, alors Maire de Paris. En janvier 1995, il a été transformé en établissement à « autonomie financière » sous la forme d'un « Centre Culturel et de Coopération Linguistique ». Devenu depuis Institut français, il est toujours le principal acteur de la coopération culturelle et universitaire française au Laos.

Cette résidence au Laos s'adressait à des artistes confirmés en peinture ou en gravure, et comprenait la prise en charge d'un atelier avec un groupe d'étudiants des Écoles des Beaux-Arts de Vientiane, de Luang Prabang ou de Savannakhet. Elle avait habituellement lieu à l'automne de chaque année durant deux à quatre mois.

Artistes ayant bénéficié de cette résidence:

2003 : Marie-Paule Lesage
2004 : Axel Wolkenhauer
2005 : Christophe Meyer
2006 : Danièle Schiffmann
2007 : Christian Hadengue
2009 : Odile Liger
2011 : Anke Vrijs
2013 : Yiumsiri Vantanapindu

INSTITUT
FRANÇAIS
LAOS ສະຖາບັນຝຣັ່ງ



ENVERS, OR ET BRUME

Danièle Schiffmann

Présentée à l'Espace International, cette exposition fait écho au programme de résidences au Laos, un partenariat entre le CEAAC et l'Institut Français du Laos.

Lauréate en 2006, Danièle Schiffmann n'a eu de cesse de revenir chaque année (jusqu'en 2017) dans ce pays. L'artiste y a enrichi une incroyable collection de végétaux qui nourrit son œuvre.

À ces feuilles, graines et cosses, dons de la Nature, l'artiste rend un hommage sensible à travers ses moulages et monotypes.

> Danièle Schiffmann est née en 1943, elle vit et travaille en Alsace.



Monotype, 2016, 40x50cm



«Aussi loin que je me souviene,
j'ai été émerveillée par la faculté de voir,
de me concentrer sur le monde qui nous entoure.
La Tunisie de mon enfance est belle.
Ses plages, le sable dont je me recouvrais au soleil
pour me fondre au paysage.
La mer infinie.
Les palmiers très hauts et généreux, les villages suspendus,
les parfums étaient un cadeau chaque jour renouvelé.

Le Laos aujourd'hui me permet de revivre tout cela.
Voir, ouvrir les portes de la perception.
Le Laos, magnifique chantier pour cela.

Depuis peu, je chasse, je convoite, je traque les feuilles
partout où elles se trouvent
Pour leur richesse de texture, de forme, leur puissance
et surtout pour l'émotion.
Elles me parlent de cycle
de vie, de mort, de renaissance
Elles me racontent des histoires fort anciennes
et me permettent d'apprendre,
de comprendre.
Je les veux aussi lorsque, malformées, elles me surprennent.
Je les récolte,
les collectionne
les aime.
Alors il me faut me les approprier.
Très vite.
La technique de ces monotypes a pris forme dans mon esprit.
Et elles me le rendent bien les feuilles,
car dans leur représentation,
elles se magnifient.»

Note de l'artiste

Dans ses *métis* papetières de la forme et du « former », Danièle Schiffmann dispense deux protocoles d'expérience qui simulent ou métaphorisent le cycle du végétal.

Attentive à la vitalité que l'eau confère au papier, elle observe que celui-ci, simplement humidifié, acquiert une plasticité nouvelle qui le rend malléable, ductile et donc apte au modelage. Saturé d'eau, il redevient une pâte meuble dont les propriétés, proches de l'argile le rendent réceptif aux modelés de son modèle jusqu'à pouvoir en reproduire, par moulage, ses collectes botaniques. Appliquées aux troncs, aux écorces, aux racines et aux feuilles, les fibres de ce matériau en fixent alors les reliefs pour en définir la contre-forme ou le contretypé. Séchée, cette pâte, devenue gangue, coque ou conque, garde ainsi le souvenir de son contact avec le végétal et nous en livre la figure estampée.

Cette opération du moulage, dont on connaît les usages funéraires, est ici ambivalente. Car l'emploi du papier moulé, par similitude avec l'argile, nous renvoie, techniquement et symboliquement, à une idée d'ouverture. Ce que l'artiste forme est un moule, une matrice. C'est une forme en attente (de reproduction). C'est une figure de la promesse. C'est le modèle en creux d'une gestation à venir.

Cette conception de l'empreinte, diamétralement opposée à la forclusion du reliquaire, ne l'annule pas pour autant. Elle nous instruit simplement de sa relativité. Appliqué au végétal, le geste du moulage ne se départit donc pas de sa potentialité mnémonique et mortuaire, mais il l'ouvre symétriquement à une dimension plus dynamique et poétique.

Ainsi, la fibre du papier, propice à se faire le linceul de ce qui meurt, se meurt-elle ici en

une chrysalide qui annonce la venue de l'*imago* (c'est-à-dire le stade de mutation de l'insecte qui atteint à la ressemblance).

Autrement dit, le passage de la peau végétale à l'état de matrice de papier pourrait bien suggérer toute autre chose qu'une simple chaîne de transformations factuelles, mais bien davantage une assomption du faire artistique vers une forme de transmutation ou de réincarnation.

Par ailleurs, il n'est pas surprenant que l'artiste se soit, parallèlement, engagée dans une autre forme d'empreinte, mais, plus littéralement cette fois : par application directe d'objets végétaux sur le papier, fixés au moyen de l'encre. Ce procédé voisin de la reproduction des textes et des images gravées n'a plus ici à se justifier comme signe testamentaire. Ce sont bien les images noires et fantomatiques d'une présence qui s'est dissoute et dont on a capturé l'apparence. Tels les insectes dans l'ambre, les corps pétrifiés de Pompéi ou les brûlures argentiques laissées sur les photogrammes, les silhouettes des feuilles, fleurs, racines et graminées sont ici comme piégées et couchées sur le papier dans un repos éternel.

Pour autant, ces témoignages n'ont rien de comparable à un herbier où l'artiste se ferait simple embaumeuse de figures fanées. Ce serait en effet méconnaître la nouvelle vie plastique dont ces vestiges sont animés et ne pas comprendre les inventions multiples qui furent occasionnées par leur rencontre parfois fortuite sur le papier.

Faire une empreinte, note justement Didi-Huberman, c'est « émettre une hypothèse technique pour voir ce que cela donne ». C'est croiser l'expérience du praticien avec le rendu imprévisible de l'impression et renouer ainsi avec le principe de fécondité dont on a fait

précédemment l'hypothèse à propos du moulage. Ce n'est donc pas seulement la mémoire de la plante qui se donne à voir, ce sont ses mutations potentielles qui sont aussi manifestées.

On y retrouve le message ambivalent des *gyotakus* japonais. Ces empreintes de poisson, réalisées traditionnellement par des pêcheurs pour immortaliser leur proie, sont accompagnées de la peinture d'un œil ouvert, luisant, comme vivant : Cet ajout atteste que l'empreinte est l'âme du poisson et qu'une deuxième vie qui lui est accordée.

Ainsi conçus, les moulages et empreintes de Danièle Schiffmann seraient bien des mondes parallèles et duels. Issues d'un long parcours jalonné de repères modernes et contemporains, ses créations visent à l'intemporel et à l'impermanence du monde et, en cela, elle resterait fidèle à l'antique mission de l'art définie comme « l'imitation de la nature ». Imitation qui n'a jamais été entendue comme reproduction optique et mécanique, mais recherche d'un dessein occulté ou d'un principe moteur de la nature. Se faisant simultanément l'embaumeuse des plantes et l'accoucheuse de leur vitalité latente, elle participe, à sa façon, au rythme cyclique des espèces, jouant de leurs beaux restes comme facteur et promesse de réincarnation.

Michel Demange,
« Embaumer/accoucher

(Danièle Schiffman *fecit*) », extrait, 2016-18



Monotype, 2016, 40x50cm



ceaac

Fondé en 1987, le Centre Européen d'Actions Artistiques Contemporaines (CEAAC) a pour vocation de développer l'art contemporain, tant du point de vue du soutien à la création que de celui de sa diffusion. Dès ses débuts, le CEAAC a ainsi contribué à l'installation de nombreuses œuvres dans l'espace public. Son expertise dans ce domaine est reconnue par les collectivités territoriales.

Né en 1993, le Centre d'art du CEAAC à Strasbourg devient l'outil essentiel de son rayonnement régional et international. Conçu comme un lieu d'expérimentation, il entretient des rapports privilégiés avec la création artistique vivante. Favorisant la mise en contact de la scène régionale avec les tendances récentes des arts visuels, le CEAAC est un partenaire régulier d'autres acteurs culturels de l'espace rhénan.

Poursuivant un idéal de démocratisation de l'accès à la culture et à l'art, la pédagogie et la médiation constituent également un pan essentiel dans l'activité du CEAAC. Des visites accompagnées d'ateliers sont organisées pour les publics scolaires et l'équipe pédagogique du CEAAC accueille également des groupes adultes qui souhaitent bénéficier d'un accompagnement dans la découverte de l'art actuel.

Initiés en 2001, les échanges internationaux du CEAAC permettent l'accueil et l'envoi annuel d'artistes en résidence dans le cadre d'un large réseau de partenaires. Au sein du Centre d'art, l'Espace International permet de témoigner et de partager les expériences des artistes bénéficiant de ces programmes. L'édition de catalogues d'exposition et de livres publiés à l'occasion d'installations hors-les-murs prolonge ce travail de sensibilisation et de diffusion.

CEAAC

Centre Européen d'Actions Artistiques Contemporaines
7 rue de l'Abreuvoir 67000 Strasbourg
+33 (0)3 88 25 69 70
www.ceaac.org

Contact presse : Anne Ponsin - communication@ceaac.org

Ouverture du mercredi au dimanche de 14h à 18h
(sauf jours fériés)

Visites commentées et accueil scolaire sur rendez-vous

